

# Les Contes de Perrault



nouvelle approche

Le  
LIVRE  
de  
POCHE

# Contes



**CHARLES PE**

# **Contes**

**Préface de Bruno Bettelheim**

**NOTICES, COMMENTAIRES ET NOTES  
DE FRANÇOIS FLAHAULT**

**Le Livre de Poche**

François Flahault, docteur d'État, et chercheur au C.N.R.S. Il est l'auteur de plusieurs essais sur le fonctionnement de la communication : *La Parole intermédiaire* (Le Seuil, 1978), *Jeu de Babel* (Point Hors Ligne, 1984), *La Scène de ménage* (Denoël, 1987). Après plusieurs articles sur les contes de tradition orale, il publie *L'Interprétation des contes* (Denoël, fin 1987).

© Librairie Générale Française, 1987,  
pour les Notices, les Commentaires et les Notes.  
© Bruno Bettelheim, 1978, pour la Préface.

## Préface

On ignore à quelle époque les contes de fées furent imaginés. Leur origine se perd dans l'obscurité qui recouvre la naissance de toutes les grandes découvertes des premiers temps de l'humanité. Transmis par la tradition orale, les contes de fées sont aussi anciens que n'importe quel type d'invention littéraire ; mais ils sont aussi modernes que tout autre genre littéraire puisqu'on continue d'en créer aujourd'hui, comme on l'a fait depuis le début de l'histoire de l'humanité. Les contes de fées n'ont jamais été une littérature pour enfants. Ils étaient racontés par des adultes pour le plaisir et l'édification des jeunes et des vieux ; ils parlaient de la destinée de l'homme, de ses épreuves et de ses tribulations, de ses peurs et de ses espoirs, de ses relations avec son prochain et avec le surnaturel, et cela sous une forme qui permettait à chacun d'écouter le conte avec plaisir et en même temps de méditer sur son sens le plus profond.

Accablé de ses innombrables angoisses, l'homme a inventé des situations qui leur correspondent : il est abandonné et livré à son impuissance, il va peut-être mourir de faim, il est menacé d'inceste ou de meurtre, il va être transformé en animal...

Par exemple, dans l'histoire du petit Poucet, l'angoisse de l'abandon et de la faim se combine avec la peur d'être assassiné avec ses frères. Dans de nombreux contes de fées, le héros ou l'héroïne prennent la forme d'un animal.

Dans *Peau d'Ane*, l'héroïne se déguise et s'avilit pour échapper à l'inceste. Le Petit Chaperon Rouge est dévoré par le loup. Il n'y a guère de forme d'angoisse qui ne soit matérialisée sous une apparence dramatique dans tel ou tel conte de fées ; en outre, ces contes nous promettent que nous serons délivrés de nos angoisses et que nous serons dédommagés des souffrances qu'elles nous ont fait subir. Nous trouvons ainsi dans les contes non seulement l'expression de nos plus grandes frayeurs, mais aussi, par leur conclusion heureuse, des images de nos espoirs les plus fervents.

A cet égard, les contes de fées apportent certainement une aide particulière à l'enfant. En particulier, ils donnent l'occasion de concrétiser les angoisses indéterminées et, en même temps, de les rendre beaucoup mieux maîtrisables.

Cette concrétisation des angoisses et la promesse de la délivrance sont loin d'être les seuls mérites des contes de fées en ce qui concerne tout ce qui, autrement, resterait frayeurs anonymes et incompréhensibles. Ce qui est beaucoup plus important, c'est que le conte de fées affirme à l'enfant que chaque spectre malfaisant a son contraire, et que le second est plus puissant à faire le bien que le premier à commettre de mauvaises actions. C'est là quelque chose que l'enfant peut être incapable d'imaginer tout seul quand il est dominé par l'angoisse.

C'est parce que l'homme ne peut se passer d'espoir que les contes de fées sont aussi vieux que l'humanité

et qu'on les trouve dans tous les lieux habités de la terre. Ils ont été inventés parce que l'homme a besoin de donner corps à ses angoisses comme à ses espérances ; ce faisant, il est à même de surmonter ses frayeurs par ses efforts, ses prévisions et sa confiance en l'avenir. Le fait de raconter et d'écouter des contes de fées a réjoui l'homme tout au long de son chemin à travers les âges, depuis son origine obscure jusqu'à aujourd'hui ; ils peuvent toujours exercer leur influence apaisante et encourageante, particulièrement au début de la vie de chaque individu, pendant l'enfance.

Les contes de fées constituent une littérature essentiellement orale, qui n'est préservée que tant que les histoires sont répétées de génération en génération. Mais, dernièrement, un nouveau danger est venu menacer les contes de fées ; plus précisément, il y a beaucoup de risques pour qu'ils soient perdus pour nos enfants sous la forme qui était pour eux la plus profitable. Ce danger, qui peut priver les contes de leur signification profonde et essentielle, n'est autre que l'émasculatation et la banalisation qu'on leur fait subir pour les adapter aux médias ; ceux-ci sont étrangers à l'esprit intime du conte de fées populaire qui ne peut être efficacement transmis qu'à l'occasion d'un contact direct entre le conteur, qui communique la signification, et l'auditeur, qui la reçoit. Chacun des deux vit une expérience différente de celle de l'autre, mais les deux expériences sont inséparables.

Le fait de raconter — ou de lire — un conte de fées à un enfant ou à un petit groupe d'enfants, et de l'écouter, est une double expérience hautement personnelle ; cette expérience est modelée par la personnalité du narrateur, qui insiste sur certains détails plus que sur d'autres, et par l'auditeur qui demande que tel ou tel passage soit approfondi ou expliqué. L'un des

grands mérites du conte de fées, c'est qu'il ne fait qu'effleurer une quantité de choses en laissant libre jeu à l'imagination du conteur et de l'auditeur. Cela leur permet d'adapter leur esprit de telle sorte que l'histoire puisse correspondre aux besoins et aux aspirations du moment.

Lorsqu'elle écoute l'histoire de Cendrillon, la petite fille peut prendre plaisir à laisser courir son imagination à propos des beaux vêtements et des bijoux que porte l'héroïne quand elle se rend au bal, ou s'émerveiller du miracle qui transforme des rats en chevaux, ou de la splendeur du bal. Un peu plus tard, la même petite fille peut concentrer son intérêt sur les relations de Cendrillon et de ses sœurs ; ou sur cette mère qui préfère ses propres filles à sa belle-fille et cette marraine-fée qui prend la place de la mère pour protéger l'enfant. Un ou deux ans plus tard, la même enfant peut totalement négliger l'intervention magique de la bonne fée pour méditer sur le fait que, finalement, c'est la vertu de Cendrillon qui est récompensée ; que le prince, lorsqu'elle quitte le bal pour la dernière fois, est obligé (lui ou son émissaire) de la voir dans toute sa déchéance : il ne suffit pas qu'elle ait été choisie pour sa belle apparence, elle doit être également appréciée et désirée pour la personne humaine qu'elle est.

Pour éviter que ces contes merveilleux ne soient connus que par les adaptations enjolivées, tronquées et superficielles que nous offrent les médias, il est important que les enfants aient l'occasion de les connaître dans leur version ancienne éprouvée par le temps, soit primitive et directe, soit plus élaborée, plus secrète, qui, pendant des siècles et des siècles, a procuré joies et réconfort aux jeunes et à ceux qui sont restés jeunes en esprit, et les ont aidés à mieux

se connaître. De génération en génération, les contes ont appris aux enfants à sauvegarder leur dignité dans les circonstances les plus éprouvantes, comme l'a fait Cendrillon ; à garder leur sang-froid même sous la menace d'un danger mortel et quand on se trouve en présence d'ennemis gigantesques, comme le fait le petit Poucet. Ces contes instaurent chez l'auditeur une compréhension profonde des mérites de la bonté, de la compassion, de la vertu et lui font éprouver de la répulsion envers tout comportement égoïste ou, d'une façon générale, odieux.

Pour qu'il puisse produire son effet bénéfique, il est indispensable que le conte de fées ait une conclusion heureuse. L'enfant ne manque ni d'inquiétudes ni d'angoisses mais, livré à lui-même, il ne sait comment les affronter et craint de ne pas être capable de les surmonter. Le conte de fées où l'héroïne ou le héros (et l'enfant, qu'il soit fille ou garçon, s'identifie indifféremment à l'un ou à l'autre) est plongé dans les situations les plus périlleuses — qui rejoignent souvent les préoccupations de l'enfant — et finit par être sauvé, ce conte affirme à l'enfant qu'il en sera de même pour lui.

Il n'y a guère d'expériences dans la vie qui nous rendent aussi sûrs de nous, qui nous donnent un sentiment de sécurité comparable, que le fait d'avoir traversé de grandes épreuves, de s'être trouvé dans des situations dangereuses et angoissantes et d'avoir réussi à les maîtriser, tout en tirant de l'expérience un surcroît de force et de sagesse. L'enfant connaît tout cela quand il vit par l'imagination les tribulations du héros du conte de fées et quand il arrive avec lui à la conclusion triomphale.

L'un des grands mérites des contes de fées, c'est qu'ils stimulent et enrichissent l'imagination de l'en-

fant ; pour ainsi dire, ils l'« embrasent ». Cela étant acquis, l'enfant doit se sentir libre de se servir de sa propre imagination pour tirer d'une histoire toute la signification qu'elle peut avoir pour lui. Les contes de ce livre lui en donneront l'occasion.

**BRUNO BETTELHEIM**

# Peau d'Ane

Conte en vers

*A madame la marquise de L...*

Il est des gens de qui l'esprit guindé<sup>1</sup>,  
Sous un front jamais déridé,  
Ne souffre, n'approuve et n'estime  
Que le pompeux et le sublime.  
Pour moi, j'ose poser en fait  
Qu'en de certains moments l'esprit le plus parfait  
Peut aimer sans rougir jusqu'aux marionnettes ;  
Et qu'il est des temps et des lieux  
Où le grave et le sérieux  
Ne valent pas d'agréables sornettes<sup>2</sup>.  
Pourquoi faut-il s'émerveiller  
Que la raison la mieux sensée,  
Lasse souvent de trop veiller,  
Par des contes d'ogre\* et de fée  
Ingénieusement bercée,  
Prenne plaisir à sommeiller ?

Sans craindre donc qu'on me condamne  
De mal employer mon loisir,  
Je vais, pour contenter votre juste désir,  
Vous conter tout au long l'histoire de Peau d'Ane.

1. Qui affecte la raideur. — 2. Propos frivoles, extravagants.

\* Homme sauvage qui mangeait les petits enfants (N.d.A.).

Il était une fois un roi,  
 Le plus grand qui fût sur la terre,  
 Aimable en paix, terrible en guerre,  
 Seul enfin comparable à soi.  
 Ses voisins le craignaient, ses États étaient calmes,  
 Et l'on voyait de toutes parts  
 Fleurir, à l'ombre de ses palmes,  
 Et les vertus et les beaux-arts.  
 Son aimable moitié, sa compagne fidèle,  
 Était si charmante et si belle,  
 Avait l'esprit si commode<sup>1</sup> et si doux,  
 Qu'il était encore avec elle  
 Moins heureux roi qu'heureux époux.  
 De leur tendre et chaste hyménée<sup>2</sup>  
 Plein de douceur et d'agrément,  
 Avec tant de vertus une fille était née  
 Qu'ils se consolaient aisément  
 De n'avoir pas de plus ample lignée.

Dans son vaste et riche palais  
 Ce n'était que magnificence ;  
 Partout y fourmillait une vive abondance  
 De courtisans et de valets ;  
 Il avait dans son écurie  
 Grands et petits chevaux de toutes les façons,  
 Couverts de beaux caparaçons,  
 Roides<sup>3</sup> d'or et de broderie ;  
 Mais ce qui surprenait tout le monde en entrant,  
 C'est qu'au lieu le plus apparent,  
 Un maître âne étalait ses deux grandes oreilles,  
 Cette injustice vous surprend,  
 Mais lorsque vous saurez ses vertus nonpareilles,  
 Vous ne trouverez pas que l'honneur fût trop grand.

1. Facile, accommodant. — 2. Mariage. — 3. Raides.

Tel et si net le forma la nature  
 Qu'il ne faisait jamais d'ordure,  
 Mais bien beaux écus au soleil,  
 Et lous de toute manière<sup>1</sup>,  
 Qu'on allait recueillir sur la blonde<sup>2</sup> litière  
 Tous les matins à son réveil.

Or le Ciel qui parfois se lasse  
 De rendre les hommes contents,  
 Qui toujours à ses biens mêle quelque disgrâce,  
 Ainsi que la pluie au beau temps,  
 Permit qu'une âpre maladie  
 Tout à coup de la reine attaquât les beaux jours.  
 Partout on cherche du secours,  
 Mais ni la Faculté<sup>3</sup> qui le grec étudie,  
 Ni les charlatans ayant cours<sup>4</sup>,  
 Ne purent tous ensemble arrêter l'incendie  
 Que la fièvre allumait en s'augmentant toujours.  
 Arrivée à sa dernière heure,  
 Elle dit au roi son époux :  
 « Trouvez bon qu'avant que je meure  
 J'exige une chose de vous :  
 C'est que s'il vous prenait envie  
 De vous remarier quand je n'y serai plus...  
 — Ah ! dit le roi, ces soins<sup>5</sup> sont superflus,  
 Je n'y songerai de ma vie,  
 Soyez en repos là-dessus,  
 — Je le crois bien, reprit la reine,  
 Si j'en prends à témoin votre amour véhément ;  
 Mais pour m'en rendre plus certaine,  
 Je veux avoir votre serment,

1. De toute sorte, de toute nature. — 2. Couleur de la paille. —  
 3. La faculté de médecine. — 4. A la mode. — 5. Inquiétudes,  
 soucis.

Adouci toutefois par ce tempérament<sup>1</sup>  
 Que si vous rencontrez une femme plus belle,  
 Mieux faite et plus sage que moi,  
 Vous pourrez franchement<sup>2</sup> lui donner votre foi  
 Et vous marier avec elle. »  
 Sa confiance en ses attraits  
 Lui faisait regarder une telle promesse  
 Comme un serment, surpris<sup>3</sup> avec adresse,  
 De ne se marier jamais.  
 Le prince jura donc, les yeux baignés de larmes,  
 Tout ce que la reine voulut ;  
 La reine entre ses bras mourut,  
 Et jamais un mari ne fit tant de vacarmes.  
 A l'ouïr sangloter et les nuits et les jours,  
 On jugea que son deuil ne lui durerait guère,  
 Et qu'il pleurait ses défuntes amours  
 Comme un homme pressé qui veut sortir d'affaire.

On ne se trompa point. Au bout de quelques mois  
 Il voulut procéder<sup>4</sup> à faire un nouveau choix.  
 Mais ce n'était pas chose aisée,  
 Il fallait garder<sup>5</sup> son serment,  
 Et que la nouvelle épousée  
 Eût plus d'attraits et d'agrément  
 Que celle qu'on venait de mettre au monument<sup>6</sup>.

Ni la Cour en beautés fertile,  
 Ni la campagne, ni la ville,  
 Ni les royaumes d'alentour  
 Dont on alla faire le tour,  
 N'en purent fournir une telle ;

1. Adoucissement, atténuation. — 2. Librement. — 3. Obtenu.  
 — 4. Se mettre à. — 5. Respecter. — 6. Enterrer.

L'infante<sup>1</sup> seule était plus belle  
 Et possédait certains tendres appas  
 Que la défunte n'avait pas.  
 Le roi le remarqua lui-même  
 Et, brûlant d'un amour extrême,  
 Alla follement s'aviser  
 Que par cette raison il devait l'épouser.  
 Il trouva même un casuiste<sup>2</sup>  
 Qui jugea que le cas se pouvait proposer.  
 Mais la jeune princesse, triste  
 D'ouïr parler d'un tel amour,  
 Se lamentait et pleurait nuit et jour.  
 De mille chagrins l'âme pleine,  
 Elle alla trouver sa marraine,  
 Loin, dans une grotte à l'écart  
 De nacre et de corail richement étoffée<sup>3</sup>.  
 C'était une admirable fée  
 Qui n'eut jamais de pareille en son art.  
 Il n'est pas besoin qu'on vous die<sup>4</sup>  
 Ce qu'était une fée en ces bienheureux temps :  
 Car je suis sûr que votre mie<sup>5</sup>  
 Vous l'aura dit dès vos plus jeunes ans.

« Je sais, dit-elle, en voyant la princesse,  
 Ce qui vous fait venir ici,  
 Je sais de votre cœur la profonde tristesse ;  
 Mais avec moi n'ayez plus de souci :  
 Il n'est rien qui vous puisse nuire  
 Pourvu qu'à mes conseils<sup>6</sup> vous vous laissiez conduire.  
 Votre père, il est vrai, voudrait vous épouser ;  
 Écouter sa folle demande

1. La fille du roi, la princesse. — 2. Théologien qui étudie les cas de conscience. — 3. Ornée. — 4. Forme ancienne du subjonctif « dise ». — 5. Amie ; ici la nourrice. — 6. Par mes conseils.

Serait une faute bien grande,  
Mais sans le contredire on le peut refuser.

Dites-lui qu'il faut qu'il vous donne  
Pour rendre vos désirs contents,  
Avant qu'à son amour votre cœur s'abandonne,  
Une robe qui soit de la couleur du temps.  
Malgré tout son pouvoir et toute sa richesse,  
Quoique le Ciel en tout favorise ses vœux  
Il ne pourra jamais accomplir sa promesse. »

Aussitôt la jeune princesse  
L'alla dire en tremblant à son père amoureux  
Qui, dans le moment, fit entendre<sup>1</sup>  
Aux tailleurs les plus importants  
Que s'ils ne lui faisaient, sans trop le faire attendre,  
Une robe qui fût de la couleur du temps,  
Ils pouvaient s'assurer<sup>2</sup> qu'il les ferait tous pendre.

Le second jour ne luisait pas encor  
Qu'on apporta la robe désirée ;  
Le plus beau bleu de l'Empyrée<sup>3</sup>  
N'est pas, lorsqu'il est ceint de gros nuages d'or,  
D'une couleur plus azurée.  
De joie et de douleur l'infante pénétrée  
Ne sait que dire, ni comment  
Se dérober à son engagement.

« Princesse, demandez-en une,  
Lui dit sa marraine tout bas,  
Qui, plus brillante et moins commune,  
Soit de la couleur de la lune.  
Il ne vous la donnera pas. »

1. Savoir. — 2. Être sûrs. — 3. Partie la plus élevée du Ciel.